

La famille

Salut, bords où j'aimai ! Beaux arbres dont l'ombrage
Me couvrit tant de fois,
Quand j'allais, loin de tous emportant son image,
L'adorer dans les bois !

Je vous revois sans trouble et sans mélancolie,
Le chant de ma douleur,
Comme un baume divin qui fait que l'on oublie,
A coulé sur mon cœur.

Sur le même chevet, aujourd'hui tiède encore
De ma fièvre d'hier,
J'ai, sans rêver son nom, dormi jusqu'à l'aurore,
Ce nom jadis si cher !

Et quand le souvenir s'est, à l'aube nouvelle,
Épanoui dans moi,
Mon premier vœu d'amour n'a pas été pour elle,
Il est allé vers toi,

Vers toi, mon père aimé, vers toi, ma tendre mère,
Car vous m'avez tous deux
Appris, dès le berceau, les sentiers de la terre
Les plus voisins des cieux.

Face à face aux deux coins du foyer qui rayonne,

Je vous entendis d'ici
Vous dire : Quand jadis nous revenait l'automne,
Il revenait aussi.

Oh ! faites de ma place au banquet de famille
Celle du voyageur,
Qui s'en vient, un moment, devant le feu qui brille,
Reprendre un peu de cœur.

Cet autre voyageur que vous aimez sans doute
Y viendra quelque jour,
Vous demander enfin, au terme de la route,
Le baiser du retour.

Par tous les champs, hélas ! semant nos destinées,
Nous allons, nous allons,
Puis à l'humble berceau de nos jeunes années
Enfin nous revenons.

Ainsi je reviendrai : près du clocher rustique
Je ferai halte un soir ;
A celui qui revient son toit mélancolique
Garde un trésor d'espoir.

Mais avant l'heure, hélas ! que de nuits dévorantes
Suivront de mauvais jours !
D'un stérile renom promesses décevantes,
C'est le but où je cours.

Et quand j'aurai conquis cette vaine mémoire,

Une voix me dira :

Insensé, qu'as-tu fait ? Nulle part n'est la gloire,

Le bonheur était là !

Antoine de Latour (1808–1881)